

TEMPERATURE

Du 17 mars 1904

Table with 2 columns: Direction, Fahrenheit, Centigrade. Rows include Du matin, Midi, 3 P. M., 6 P. M.

La Loi des Huit Heures.

On sait avec quelle passion, avec quelle indéfectible persévérance, les Etats-Unis ont défendu jusqu'ici le droit de l'homme, du citoyen de disposer de ses bras, de son intelligence comme il l'entend.

Le monde du travail est divisé en deux camps bien distincts, mais non ennemis. Comme on l'a dit quelquefois, à tort, d'un côté, les travailleurs, les employés, avec la puissance de leurs bras, la supériorité de leur nombre; de l'autre, les patrons avec la puissance de leurs capitaux et la supériorité de leurs spéculations.

Entre ces deux camps la partie est à peu près égale. Si les patrons ont pour se défendre le "Look out", les ouvriers ont la grève, et le spectacle que le XXe siècle nous donne prouve clairement que les uns et les autres savent faire un noble usage des armes que leur ont fournies la nature et la civilisation.

En jetant les regards autour de lui, le monde du travail doit être d'autant plus fier de son œuvre, que tous ces glorieux et miraculeux résultats ne sont absolument et uniquement que la conséquence des principes qu'il avait proclamés, en se mettant à l'œuvre: "La liberté complète, les droits à jamais imprescriptibles du travail individuel".

Jamais un monde triomphé n'a été aussi éclatant que celui du travail libre de toute entrave, tel qu'on l'a mis en pratique durant le siècle dernier.

C'est pourtant sur ce régime si bienfaisant, si fécond que certains réformateurs affamés d'une popularité malsaine prétendent mettre la main. Ils se sont adressés au Congrès dans ce but; ils demandent une réglementation du travail dont ils voudraient réduire la durée à huit heures par jour.

Au premier abord, la proposition ne semble pas bien dangereuse; elle paraît avoir été dictée par un vague sentiment de philanthropie fort à la mode, de nos jours.

Quand on se donne la peine de l'examiner de près, on y aperçoit clairement une menace directe à la liberté du travail qui a été dans le passé le fondement de toute notre prospérité économique. Elle était prise sérieusement en considération, elle pourrait devenir la source d'une foible de propositions malsaines dont l'adoption serait funeste à la prospérité de la société américaine.

A côté et comme corollaire du projet présenté au Congrès, il y a des amendements qui sont la conséquence directe, forcée du principe des huit heures. Il existe dans les Etats-Unis une ligne dite: Ligue des huit heures. Cette ligue est en pleine vi-

gueur à Boston, par exemple. Elle demande que l'on amende la loi sur les patentes de telle façon qu'il ne soit plus possible d'obtenir une patente si l'on ne se conforme pas à la loi des huit heures. Il y a là une grande atteinte à la liberté du travail, et la Chambre s'en rendrait la complice, en adoptant le projet en question.

Cette loi des huit heures a déjà causé bien des ennuis à plus d'une assemblée délibérante et la Chambre des Représentants n'en a pas encore fini avec elle; mais elle exhale une odeur de socialisme qui, espérons-le, la fera rejeter par le Congrès.

LE JAPON

Jugé par un Anglais

Dans le numéro de mars de la revue londonienne "The nineteenth century", qui vient de paraître, M. C.-A.-W. Pownall, qui a longtemps habité le Japon, publie un article d'un très grand intérêt. M. Pownall, qui parle en connaissance de cause, dit, sur le Japon et les Japonais, ce que savent tous ceux qui ont pu, sinon pénétrer l'âme japonaise, ce qui n'est pas possible, car, comme le disait un missionnaire à l'auteur: "Entre notre esprit et celui du Japonais, il y a toujours un rideau qu'il est sur de ne jamais lever", au moins la voir se manifester dans leur vie et dans leurs actes quotidiens. Et, avant tout, il faut bien comprendre que les Japonais ne se sont pas civilisés ni européanisés, qu'ils détestent les Européens et qu'ils n'ont emprunté à la civilisation occidentale que les armes dont ils ont besoin pour atteindre le but qu'ils se sont proposé.

Ce sont, dit M. Pownall, les expéditions de Chine de 1840 et de 1860 et la prise de Pékin par les alliés qui ont ouvert les yeux des Japonais et leur ont démontré qu'ils étaient sans défense devant l'Occident. De là toutes leurs réformes et leur adoption de certains éléments de notre civilisation.

"C'est une erreur que de supposer que les Japonais, en tant que peuple, se sont européanisés", dit M. Pownall. Ils n'ont rien fait de la sorte; d'abord ils détestent trop les Européens pour cela; ensuite ils s'estiment trop eux-mêmes pour tenter pareille chose. Ceux qui viennent ici forment une proportion minime; et ceux là mêmes, quand ils restent dans leur pays, sont plus étrangers que ceux qui n'ont jamais voyagé. Sur toute la population, il peut y en avoir un sur cent mille qui s'est réellement assimilé l'esprit occidental, dix qui l'ont assimilé en partie.

D'après l'auteur de cet article, voilà longtemps que les Japonais ont formé le projet d'envahir la Chine, et il est faux qu'en 1895 la guerre ait été provoquée par la Chine. "Au contraire, ce fut une invasion russe et soigneusement préparée, dont le but était d'obtenir la suprématie sur des millions de Chinois. La Russie a dénoncé cet acte comme une agression pure et simple, et elle avait parfaitement raison."

Je dois dire que M. Pownall est tout aussi peu bienveillant pour la Russie que la plupart de ses compatriotes et qu'il blâme ouvertement la façon dont elle s'est mise à la place du Japon en Mandchourie. Mais ce côté de son article n'est pas celui sur lequel j'attire l'attention. Le point sur lequel j'insiste, c'est que M. Pownall estime que les Japonais ne sont rien moins que les repré-

sentants de la civilisation en Extrême Orient, qu'ils ne travaillent que pour eux-mêmes et que l'Angleterre sort, sans le savoir, leurs projets.

On entend souvent dire que le Japon est un petit peuple. C'est ce que répètent sur tous les tons les journaux anglais qui parlent à chaque instant de combat entre David et Goliath. C'est ridicule, car les Japonais sont 45 millions, c'est-à-dire qu'ils sont plus nombreux que les habitants du Royaume-Uni. On ne saurait avoir de sympathie pour eux parce qu'ils sont comme un enfant luttant contre un géant; mais il faut reconnaître, dit l'auteur, "la façon dont ils ont profité de la leçon de la dernière guerre qui leur a appris qu'ils ne pourraient défer l'Europe sans avoir le dessous".

C'est alors qu'ils ont eu l'idée ingénieuse de s'allier avec l'Angleterre. Ecoutez M. Pownall: "Ainsi ils se sont assurés nos services au moyen du traité anglo-japonais, afin que nous gardions l'airain. Quand nos hommes d'Etat ont cru faire une alliance réciproque, ils ont, en réalité, été utilisés dans ce but par les Japonais plus habiles qu'eux. Ils se sont servis aussi, mais pas au même degré, — des Etats-Unis, en établissant une communauté d'intérêts dans les ports ouverts de la Manchourie et en faisant signer simultanément les deux traités avec la Chine".

On voit que M. Pownall n'est pas un admirateur fervent des Japonais, ni des diplomates anglais. Il est d'avis que l'Angleterre a, en général, été mal représentée au Japon, sauf par sir Harry Parker et sir E. Satow, actuellement ministre à Pékin. On ne connaît pas les Japonais, qui sont très difficiles à comprendre à cause des insurmontables différences de races: ils sont nos bons amis aujourd'hui, dit M. Pownall, pour que nous fassions beaucoup pour eux; jusqu'à quel point on pourra compter ensuite sur leur amitié pour nous laisser la porte ouverte en Chine quand ils auront la clé dans leur poche, cela peut être une autre affaire. Le véritable "casus belli" entre la Russie et le Japon, c'est le contrôle de la Chine et de son commerce; il n'en n'est l'auteur de ces deux pays n'est riche, et cela suffirait à les enrichir l'un et l'autre et à donner au vainqueur une prépondérance dans le Pacifique qui serait immense et difficile à enlever.

Le commerce de la Chine, voilà le but véritable de la guerre et l'objet des convoitises des Japonais. M. Pownall résume la question d'un mot au point de vue anglais: "Quelque soit le vainqueur, dit-il, c'est nous qui perdrons". Voici sa conclusion: "Méfions-nous de laisser faire, d'autant plus que l'anneau du conflit entraîne des conséquences qui nous intéressent profondément. Gardons-nous d'une joie exagérée en voyant les premières levées de celui des joueurs avec lequel, en raison des provocations auxquelles il a été exposé, nous avons naturellement le plus de sympathie; ayons l'œil sur les enjeux — le commerce de la Chine — et lachons-avec le concours des Etats-Unis si cela est possible — que ces enjeux ne disparaissent pas dans les poches de l'un des deux joueurs".

Il y a une certaine naïveté, voisine de l'impudence, dans la franchise de M. Pownall. Après avoir blâmé la Russie, l'Allemagne et la France d'avoir, en 1895, enlevé au Japonais le fruit de leurs victoires, il propose, avec une inconscience qui

désarme, que l'Angleterre et les Etats-Unis s'approprient à empêcher les enjeux de la partie qui se joue en Extrême Orient. Aussi bien, ce ne sont pas les considérations politiques de cet article qui ont de la valeur; mais le jugement que l'auteur, qui a séjourné longtemps dans le pays du Soleil Levant, porte sur le Japon et les Japonais.

On peut résumer M. Pownall comme conseiller politique; mais en ce qui concerne la question de fait et le caractère et les ambitions des Japonais, son témoignage a une valeur réelle, car il est confirmé par tous ceux qui connaissent le Japon et les Japonais.



LE DUC DE CAMBRIDGE.

Le duc George-William-Frédéric Charles de Cambridge dont on verra la mort annoncée dans nos dépêches de ce jour, était le deuxième du nom, et général et pair d'Angleterre.

Il était né le 26 mars 1819, à Hanovre, Allemagne, était le fils aîné de duc Adolphe et de la princesse Augusta de Hesse-Cassel et cousin germain de la reine Victoria. Colonel d'infanterie à l'âge de dix-huit ans, 1837, il commanda successivement un régiment de dragons et un régiment de fusiliers écossais.

En 1852, il reçut les fonctions d'inspecteur général de la cavalerie. Promu, en 1845, au rang de major-général, et en 1854, à celui de lieutenant-général, il fut attaché à l'expédition d'Orient et mis à la tête d'une division d'élite composée de gardes et de highlanders; un passage de l'Alma, il mena ses troupes au feu avec un sang froid qui lui valut les éloges des chefs de l'armée et, à la bataille d'Inkermann, il opposa la plus opiniâtre résistance aux Russes et fut un cheval tué sous lui. La vie de sa santé l'obligea à vivre quelque temps dans un repos absolu à Constantinople, et en 1855, il était de retour en Angleterre. Lord Hardinge ayant succombé aux suites d'une chute de cheval, il lui succéda dans le poste important de commandant en chef des forces de terre le 13 juillet 1856, lequel équivalait à un ministère et lui donna voix délibérative au Conseil.

En 1857, il reçut de la Cité de Londres une épée d'honneur et le droit de bourgeoisie. En 1861, il fut nommé colonel de l'artillerie royale et de génie; en 1862, colonel des grenadiers-gardes, puis gouverneur de l'Académie de Welwlich, et enfin feld-maréchal à la majorité du prince de Galles le 9 novembre 1862.

Le duc de Cambridge, attaché aux opinions libérales, s'était particulièrement occupé des améliorations de l'armée et de la situation matérielle du soldat.

Il jouissait, comme prince du sang, d'une dotation annuelle de 12,000 livres (270,000 fr.) qui lui avait été accordée par décision du Parlement, après la mort de son père, août 1850. Il était doc-

teur en droit de l'Université d'Oxford, président de l'Hôpital du Christ, chevalier de la Jarretière, grand croix des ordres du Bain et de la Légion d'honneur, et président de l'ordre Saint-Michel et Saint-George.

La peste des sauterelles.

On sait les épouvantables ravages causés à l'agriculture dans certaines régions, notamment en Algérie, par les sauterelles. Un entomologiste américain vient, paraît-il, de découvrir un moyen peu banal de détruire ces petites bêtes dévorantes.

Il consiste à inoculer aux sauterelles une maladie contagieuse, qui, se propageant d'insecte à insecte, ne tarde pas à amener leur complète disparition. Dans ce but, des tubes de gélatine contenant le germe sont envoyés aux divers fermiers qui en font la demande; ces derniers s'emparent de quelques insectes, leur inoculent le germe de la maladie et le relâchent ensuite; peu à peu l'épidémie s'étend et les malades animaux ne tardent pas à disparaître.

Le germe de la maladie est extrait d'une sorte de champignon, appelé "entomophthorace". Les tubes ont, paraît-il, fait merveille, non seulement aux Etats-Unis, mais encore aux Philippines et dans le Sud-Africain.

Il suffit d'écrire au ministre de l'Agriculture des Etats-Unis, à Washington, pour obtenir toutes les indications désirables.

THEATRES.

ST CHARLES ORPHEUM.

Billy Van, miss Rose Beaumont, Matthews, McBride, les chiens et les singes de Gatti font salle comble à l'Orpheum depuis lundi.

TELEPHONE.

"Dorothy Vernon of Haddon Hall" est un des plus grands succès de la saison, grâce aux brillantes qualités qui dépeint Miss Bertha Galland dans le principal rôle.

CRESCENT.

"The Wizard of Oz" semble avoir ensorcelé le parterre du Crescent depuis dimanche. Chaque représentation n'est qu'un long et bruyant éclat de rire.

GRAND OPERA HOUSE.

"Beware of men" obtient ici le même succès que dans les grandes villes de l'est. Hier encore, au Grand, la troupe Baldwin-Mellville s'est fait applaudir à outrance.

La garnison de Port-Arthur.

Che Foo, Chine, 17 mars — Dans une lettre reçue de Port-Arthur il est dit que la garnison est de 2,500 hommes.

Le vieux Linniment Sloan digne de confiance, sûr et bien éprouvé est toujours le même. Vous savez que vous obtenez la valeur de votre argent en l'achetant. Gardez-le chez vous en cas de nécessité. Il peut vous sauver la vie. Le plus fameux antiseptique au monde. Il y a rien d'aussi bon que le Linniment Sloan. En vente dans tous les pays civilisés.

Obsèques de M Edgar Nott.

Ainsi qu'il était aisé de le prévoir, un monde nombreux où étaient représentés la haute Société, la Finance et le Négoce, est allé saluer d'un suprême adieu le cercueil de M. Edgar Nott qui, en se rendant au cimetière, s'était arrêté à la Cathédrale St Louis pour y recevoir l'absoute, cette bénédiction dernière que nous donne l'Eglise.

Très touchante a été cette cérémonie à laquelle Monsieur Laval officiait.

Le cercueil disparaissait sous un amoncellement de fleurs, ces fleurs qu'aimait passionnément celui à qui on les avait apportées. Malgré leurs paupières closes, les morts éprouvent une consolation grande, dit-on, à voir venir à eux les êtres chers qu'ils ont laissés ici-bas; en s'en allant, ils gardent leur cœur.

Quand on se détache avec éclat de la cohue des hommes, comme l'a fait M. Nott, il est juste que tous les devoirs soient rendus; c'est l'hommage que nous devons au mérite et à la vertu, aussi les nombreux témoignages d'estime que la famille a reçus à l'occasion de sa cruelle épreuve, font si hautement l'éloge du défunt.

Si hier nous avons été offrir une prière, un memento à celui qui était couché dans son cercueil, aujourd'hui envoyons à la mère et à l'épouse, deux femmes de la plus haute distinction, deux cœurs blessés, l'assurance de notre respect le plus profond et de notre sympathie la plus émue.

DEPECHE

Télégraphiques

MANDELSTAMM.

Berlin, 17 mars — Mandelstamm que le chancelier Von Bülow a désigné au Reichstag le 25 février comme un des principaux protestataires contre l'attitude du gouvernement envers la Russie, n'est pas inclus dans la liste des trente étudiants russes expulsés de l'Allemagne. Il a prévenu un pareil ordre en se réfugiant en Suisse.

Frau Zetkin, dans un discours récent à Breslau, a donné les détails suivants sur son passé.

"Découvrez-vous devant Mandelstamm, qui a été deux fois déporté en Sibérie. Les condamnés, s'étant une fois plaints au commandant de l'escorte, après une longue marche sur les plaines glacées, presque sans nourriture par suite du détournement d'un commissaire, celui-ci, après les avoir alignés et leur avoir demandé: "Qui objecte?", fusilla le premier homme qui s'avancé pour lui répondre. Se retournant plaisamment vers les autres, le commandant renouvela sa question et le second condamné eut le sort du premier. Une troisième fois le commandant ayant demandé si quelqu'un avait à se plaindre, Mandelstamm s'avança disant: "Oui, moi je fais". L'officier surpris de cette intrépidité écouta la protestation de Mandelstamm et fournit de la nourriture aux condamnés. Voilà le courage de cet israélite russe méprisé."

La Russie et la Corée.

St-Pétersbourg, Russie, 17 mars — Le correspondant de la Presse Associée est informé que la Russie ne regarde pas la Corée comme une puissance belligérante, et ne la regardera pas avant qu'il y ait des preuves qu'elle fait cause commune avec le Japon.

La Russie estime que le gouvernement coréen est actuellement en état de contrainte et que tous ses actes sont nuls et non avenue.

Quoiqu'on ne puisse obtenir la confirmation de la dépêche de Seoul annonçant qu'un fonctionnaire coréen des bords de la rivière Tumen a été averti que la Russie tient la Corée ouverte que la puissance belligérante, et agira en conséquence, on croit dans les cercles officiels qu'il est très possible qu'un commandant russe à la frontière ait deviné les Coréens qu'ils ne devaient pas traverser les opérations militaires des Russes, sous peine d'être considérés comme belligérants.

Même si la Corée jetait son sort dans celui du Japon la Russie ne daignerait pas regarder une pareille alliance comme une seconde puissance aux termes de l'alliance franco-russe.

Les autorités militaires d'Extrême-Orient font savoir à St-Petersbourg qu'il n'y a absolument rien de vrai dans le rapport de l'occupation des mines américaines d'Unsin, Corée, par les Russes, après une enquête.

Réponse du ministre Bal-four.

Londres, 17 mars — Le ministre Balfour, en réponse à une interpellation à la Chambre des Communes, aujourd'hui au sujet des mouvements du gros armé Dumont-Donville dans la Méditerranée après qu'il aura été à Suez dit qu'il n'a pas eu le temps de s'enquérir avant de répondre à cette question dont il reconnaît l'importance.

A la requête de Sir Henry Campbell-Bannerman, le leader de la Chambre, M. Balfour a fixé au 21 mars le débat sur le vote de censure.

Le texte du vote de censure proposé hier soir par Sir Henry Campbell-Bannerman est que la chambre désapprouve la conduite du gouvernement de la Russie, qui, consentant à la cession de la partie orientale de l'ordonnance permettant d'introduire le travail étranger en Transvaal.

Le procès de la Cooombie à la compagnie du canal de Panama.

Paris, France, 17 mars — Les débats du procès intenté par la Cooombie à la compagnie du canal de Panama ont continué aujourd'hui devant la première chambre du tribunal de la Seine. M. Guillaumin, avocat de M. Wylle, le concessionnaire original, a critiqué les actes de M. Gauteron, liquidateur de l'ancienne compagnie, et de M. Le Marquis, mandataire des actionnaires.

L'avocat de M. Le Marquis a alors demandé que M. Bonaparte Wylle fut écarté de l'affaire, rien étant pas une des parties.

Après de longs débats la suite de l'affaire a été renvoyée au 23 mars.

Feuilleton

— DE —

L'Abéille de la N. O.

Revue Commencée le 7 Janvier 1904

LES LARMES DE L'AMOUR.

Grand Roman Inédit.

Par PIERRE SALES

TROISIEME PARTIE

II

L'APPRENTISSAGE DE LA DOULEUR.

Suite.

Quand il entra chez lui, dans cette petite boutique de

la rue Duquesne où lui aussi, lui qui avait vécu, se languissait éperdument de Paris, il vit bien le livre des clients ouverts sur la table d'Amandine, et un cahier à rayures verticales et horizontales déjà cotés avec de la ficelle rouge; mais à la première page, il n'y avait encore que le nom du client, en belle écriture, mademoiselle Amandine faisant les mémoires de son père avec beaucoup d'élégance.

— La guenue!... Où est-elle encore allée?... Il se serait livré à un bien autre flux de paroles, s'il n'avait aperçu son apprenti, qui n'avait pas dû accomplir beaucoup de besogne, non plus, mais se penchait furtivement sur son étal depuis que le patron était là.

— Mademoiselle! cria Polissonnet, en tapant vivement sur l'épave du gamin. Celui-ci, tout tremblant, bégaya les instructions qu'il avait reçues de mademoiselle; car elle séduisait jusqu'à ce gamin, qui ne l'avait pas trahie pour un empire.

Mademoiselle avait trouvé qu'il faisait beau. Mademoiselle avait commandé qu'il grâtait sa bicyclette, et mademoiselle était allée se promener.

Poussonné le dévissage, fermement, mais n'osant pas formuler la question que posaient ses yeux: "Avec qui?"

— D'ailleurs, quelle probabilité que ce petit connût les intrigues de sa fille, alors que lui-même, qui se croyait malin, n'avait jamais rien découvert de précis, malgré vingt lettres anonymes, malgré les méchantes allusions qu'il entendait sur son passage, malgré l'ironie que, depuis quinze à dix huit mois, il lisait dans les yeux de ses voisins.

Il n'avait jamais l'air de comprendre et, par la sérénité de son visage lorsqu'il était au dehors, sauvegardait leur dignité à tous deux.

Mais, chez lui, il s'abandonnait aisément à la déolation comme à la fureur. Et l'apprenti vit rouler une larme sur ses joues patinées par la limaille d'acier.

Puis il se mit à ranger, silencieusement, les outils qu'il avait emportés pour la réparation de l'auto; et comme il sentait ses yeux encore gros de pleurs, il s'en fut dans son arrière boutique, où il se laissa tomber à demi sur un établi, la tête entre les mains.

Et il avait, de plus en plus, la sensation de la catastrophe suspendue au-dessus de sa tête.

— Pourtant! ça serait si facile d'être tranquilles, heureux!... La petite maison commençait enfin à faire des affaires... Les départs avaient été dans, mais le billet de mille francs qui lui arrivait tous les six mois était bien suffisant pour faire face à tout. Et à cette rente, dont rien ne lui faisait prévoir la fin, allait s'ajouter, avec la petite clientèle de Brest, cette générale clientèle de passage, qui avait commencé avec les cyclistes...

Ab! ces cyclistes, qui, l'été venu, lui apportaient comme un air de Paris!... Il était si complaisant pour eux, leur faisait si bien leurs réparations, qu'il avait été renommé tout de suite et que, durant la belle saison, sa boutique de serrurier se transformait presque en garage.

Si la réputation lui venait par elle pour les autos, c'était une petite fortune, c'était la belle éclaircie dans la vie si morne qu'il s'était laissé imposer et où il serait mort d'ennui sans le sourire enlaidi de cette petite Didine.

Ab! Cette Didine! Voilà que le souvenir de son enfance venait de jaillir brusquement dans son cerveau, comme pour le consoler de son chagrin.

Il se relevait, tout naïf, tout anxieux, recherchant cette Margot, qui avait été la grande joie de son adolescence; il se voyait au grillage de Sainte-Clotilde quand les deux dames en noir en descendaient le porrou; il se voyait faisant si sottement intrusion dans leur hôtel... parlant si maladroitement... puis cette solution inattendue, qu'on lui confiait, à lui, cette gaminie dont la maman ne voulait plus...

Des billets de mille s'étaient alors succédés, sans abondance, mais réguliers, avec des ordres successifs, qui l'avaient maintenu six mois dans la banlieue parisienne, puis l'avaient envoyé en Normandie, puis à Saint-Brieuc, et finalement à Brest, presque au bout de la France, dont il ne devait plus bouter, s'il ne voulait pas voir se tarir cette source de confort, destinée, en lui écrivant sèchement, mais clairement, autant à lui qu'à la lettre.

Timidement, aux initiales A. Z., qui étaient son unique lien avec ces femmes, il avait fait observer, un jour, qu'on se cachait tout aussi bien à Paris qu'aux environs que dans une ville de province où tout le monde vous connaît, et que... "pour l'éducation de la petite!"

Ab! la réponse ne s'était pas fait attendre: "Ou il obéissait formellement aux injonctions qui lui étaient données, ou il devrait conduire immédiatement l'enfant en un point qui lui serait indiqué en Angleterre. Et non seulement la route lui serait supprimée, mais il ne verrait plus Amandine!"

— Ab! non, non! Pas cela! La rente, il s'en moquait bien pour lui-même: Didine, coquette dès son enfance, l'absorbait à elle seule. Mais lui enlever cette gaminie, qu'il avait bravement reconnue comme sa fille... et qui était si mignonne, si câline!... Non, non, non.

Ab! pourquoi avait-elle changé quand la veuve de la femme avait monté en elle?... Pourquoi ne peut-on les conserver enfants, ces êtres dont la venue paraît alors si redoux, même chez les plus humbles? Il songeait à peine alors à la médisance de sa situation, puisque tout ce qui était beau et bon dans la vie serait pour elle. Il ne s'était pas écoulé deux ans avant qu'il se la figurât comme de son sang; il fallait l'en voir se-

mestriel des petites rentes pour lui rappeler, pendant quelques jours, qu'il n'était qu'un dépositaire.

Mais il lui arrivait maintenant de grommeler assez souvent: "Ab! tant pis, après tout!" N'avait-il pas fait tout son devoir? N'avait-il pas la conscience tranquille? Et si cette jeune personne se détraquait, était-ce sa faute ou celle du sang pervers qui coulait en elle?

C'était son cerveau qui résonnait ainsi, et pas longtemps; et son cœur se déchirait de n'avoir pas été capable de maintenir cette nature indomptée, mais si aimante au fond, dans la tranquille voie où est le bonheur sans orage.

Malheureusement, s'il était bon, il avait le caractère vil; et sa main, plus d'une fois, avait été son argument final dans ses discussions avec Amandine.

Aujourd'hui, ce fut le début de leurs explications, lorsqu'elle pénétra dans l'arrière boutique, de son allure la plus résolue. Elle avait deviné la scène et comptait la prévenir.

— La sais, dit-elle, j'étonnais... à faire les comptes... Du reste, ce sera prêt, ce soir, pour que tu puisses les envoyer... demain... à ce... Elle n'acheva pas. La fureur que Polissonnet éprouvait tant contre lui-même que contre elle jaillit en une maitresse grêle qui la fit virevolter; et elle se